

APPEL AU PRINTEMPS

*Fuyez, fuyez neige et froidure,
Je ne veux plus de vos frimas ;
Oh ! renaissiez douce verdure,
Revenez croître sous nos pas.*

*C'est après toi que je soupire,
Brillante saison des amours ;
A tes douces fêtes j'aspire,
Tes joies embelliront mes jours.*

*Reverdissez, charmants bocages,
Abritez les oiseaux chanteurs ;
Je veux entendre les ramages
De ces musiciens enchanteurs.*

*Rossignols, pinsons, hirondelles,
Voici revenir le printemps ;
A ses appels soyez fidèles,
Venez redire vos doux chants.*

*Où, je vois la nature entière
Se revêtir d'aspects nouveaux ;
Déjà la saison printanière
Étale ses divins tableaux.*

*A ce spectacle si sublime,
Mon cœur s'enivre de bonheur.
Je sens que mon âme s'anime :
Elle béuit le Créateur !*

MARGUERITE DES CHAMPS.

LA LAMPE DU SANCTUAIRE

I.—SON ÉCLAT

Qui m'accordera d'être comme j'ai été
autrefois, dans ces jours où Dieu me
garrait, lorsque sa lampe luisait sur
ma tête ?

Job, XXIX, 2, 3.

Au fond des plaines, non loin de la frontière d'Espagne, il y avait (notre récit se rapporte au siècle dernier) une petite chapelle rustique, située sur une hauteur connue sous le nom de *Mont Marie*. La chapelle elle-même était d'une architecture simple et sans prétention, solidement bâtie et remontant à une très haute antiquité. Cependant l'intérieur en était richement orné. Des ornements d'argent brillaient sur l'autel, et les murs étaient couverts de tablettes votives, d'ex-voto en argent suspendus là en souvenir de grâces qu'une pieuse croyance attribuait à l'intercession de la Mère de Dieu à qui la chapelle était dédiée.

Cette chapelle, en effet, était célèbre dans le pays ; on l'avait en grande vénération, elle était presque devenue le but d'un pèlerinage. Au-dessus de l'autel on voyait un riche tabernacle, mais un peu en arrière se trouvait une statue de la Vierge Immaculée tenant dans ses bras son divin Fils : cette statue était presque de grandeur naturelle, en marbre blanc et de style antique.

En la regardant sous un jour favorable, on voyait aussitôt que c'était un chef-d'œuvre de l'art, une œuvre de haute inspiration. Rien de plus bienveillant, rien de plus doux que l'expression du visage de la Mère, rien de plus attrayant et de plus majestueux à la fois que le maintien de l'enfant.

Au milieu du sanctuaire, en avant de l'autel, était suspendue une lampe d'argent, allumée nuit et jour, selon l'usage des églises et des oratoires catholiques. On ne se souvenait pas de l'avoir jamais vue éteinte, même dans la nuit la plus orageuse, car la piété du peuple pourvoyait abondamment à son entretien avec la plus pure huile d'olive du pays. Et c'était là pour plusieurs un objet de grande importance, car cette lampe servait de phare et de guide aux voyageurs pendant la nuit ; on l'avait, à cause de cela, suspendue de façon que sa lumière brillât à travers une fenêtre ronde placée au-dessus de la porte, et on pouvait l'apercevoir à une grande distance.

Le sentier qui conduisait de plusieurs hameaux à la principale route de la vallée, passait près de la chapelle ; ce sentier inégal et étroit longeait le flanc de la montagne et bordait un précipice ; le voyageur pouvait s'avancer hardiment tant que la lumière de la

chapelle brillait en face de lui ; mais aussitôt qu'elle disparaissait, cachée par la saillie du rocher, il devait tourner court à droite et descendre sans crainte, parce qu'en cet endroit le précipice se change en une pente douce qui mène à la route.

Cette règle était si sûre, qu'on ne se souvenait pas qu'un accident fût jamais arrivé le long de ce sentier. C'est ainsi que ce beau rite symbolique de la religion procurait en même temps un grand bien social ; ainsi l'autel de Dieu envoyait au loin sa joyeuse lumière pour éclairer le sentier obscur et pénible (obscur et pénible, hélas ! comme celui de la vie !) et la pensée du voyageur solitaire se trouvait amenée à offrir ses hommages à l'Agneau miséricordieux dont cette étoile lui indiquait le trône terrestre, ou bien elle lui représentait l'œil vigilant de la Providence qui lance ses rayons du haut du sanctuaire sur notre route désolée pour nous encourager et nous guider.

La chapelle était confiée aux soins d'un ermite prêtre qui demeurait à côté dans une humble maisonnette, et qui pourvoyait aux besoins spirituels du voisinage, à cause de l'éloignement de l'église paroissiale.

Sur la route dont nous avons parlé, à environ trois-quarts de lieue de la chapelle, on apercevait un de ces pauvres hameaux qui se rencontrent dans les montagnes. Les habitants de ce hameau étaient pour la plupart des bûcherons qui gagnaient leur vie dans la forêt d'alentour.

Parmi les cabanes qui le composaient, il y en avait une qui se faisait remarquer par sa propreté, quoiqu'elle fût aussi pauvre que les autres, et le jeune ménage qui l'habitait ne se distinguait pas moins par son activité industrielle que par ses vertus et par le bonheur dont il jouissait. Pendant que Pierre travaillait courageusement dans la montagne, sa femme Annette restait assise à son rouet, qu'elle ne quittait que pour vaquer aux soins du ménage, et l'on voyait près d'elle leur jeune et unique enfant qui n'avait pas encore trois ans, mais qui donnait déjà des signes d'une grande intelligence et d'heureuses dispositions à la vertu. La petite fille avait reçu au baptême le nom de Marie, comme les autres enfants mis sous la tutelle du Mont-Marie.

Elle faisait les délices de ses parents, car à une grande vivacité d'esprit et une grande gaieté, elle joignait une étonnante douceur de caractère et une merveilleuse délicatesse de sentiments. Aussi peut-on s'imaginer facilement avec quelle affection le père et la mère étudiaient ses moindres regards.

Cependant vers cette époque, ils remarquèrent avec effroi, chacun de son côté, que ses yeux perdaient de leur vivacité, que son intelligence semblait s'affaiblir ; quelques jours se passèrent sans qu'ils eussent le courage de se communiquer leur observation ; mais à la fin il devint manifestement nécessaire de recourir aux soins d'un médecin, car l'enfant pâlissait et maigrissait de plus en plus, et ses forces diminuaient à vue d'œil. Les ressources de la science furent en vain épuisées ; le médecin déclara qu'il n'y avait qu'un miracle qui pût sauver l'enfant.

Quelle désolation pour les parents ! Ils étaient tout entiers absorbés dans leur douleur. Enfin, ne trouvant plus de consolation sur la terre, ils tournèrent avec plus de ferveur leurs pensées vers le Ciel, qu'ils n'avaient pas d'ailleurs oublié d'appeler à leur secours dès le commencement de la maladie.

Par une belle après-midi d'automne on vit ces malheureux parents gravir lentement l'étroit sentier que nous avons décrit, et diriger leurs pas vers le Mont-Marie. La mère portait dans ses bras un fardeau bien précieux, mais plus léger, en réalité, que celui qu'elle portait dans son cœur. C'était sa fille faible et malade qu'elle avait soigneusement enveloppée quoique le temps fût chaud.

Il faisait encore jour quand ils arrivèrent à la chapelle, et il se trouvait à quelques paysans qui y étaient entrés pour leur visite du soir, au retour de leurs travaux. La porte était ouverte ; le soleil couchant pénétrait par là dans toute sa gloire et inondait l'intérieur de la chapelle de ses rayons d'or, revêtant d'une magnificence vraiment royale les peintures, les ex-voto suspendus et les brillants ornements de l'au-

tel. Il semblait que ce fût l'heure solennelle où le souverain, sur son trône, donne ses audiences. Le tabernacle où le Roi des rois était réellement présent paraissait splendidement illuminé, comme pour entendre les chants des cœurs reconnaissants et pour répandre les trésors de ses abondantes bénédictions. La chapelle présentait alors un coup d'œil magnifique. Ces paysans agenouillés en plusieurs groupes, dans une fervente adoration et qui pouvaient à peine supporter l'éclat des rayons du soleil réfléchi par le tabernacle d'argent, étaient en ce moment plus majestueusement et plus gracieusement vêtus que les plus riches et les plus fastueux maîtres de la terre. Le pinceau d'or du ciel illuminait leurs rustiques costumes, il étoilait leurs têtes comme d'une auréole et versait comme des torrents de gloire sur leurs figures rayonnantes et dans leurs regards humides qui se tournaient vers la divine présence devant laquelle toute royauté de la terre doit s'abaisser. Et l'orgue se mit à lancer ses notes puissantes, et tous s'unirent dans un simple mais imposant concert d'actions de grâces.

C'est à ce moment-là même que Pierre et sa femme arrivèrent au seuil de la chapelle, et tous deux s'arrêtèrent instinctivement, comme s'ils eussent été incapables d'aller plus loin.

Cette éblouissante lumière, cette atmosphère tout étincelante d'or, ces regards heureux, ces notes retentissantes ne s'accordaient pas avec leurs sentiments, ne sympathisaient pas avec leurs cœurs brisés ; ils ne venaient pas faire de demande particulière, ils venaient chercher pitié, miséricorde et paix.

Bientôt cependant ils se sentirent tous deux confus de ce manque apparent de confiance, et, usant hardiment du privilège toujours accordé par le sentiment catholique à ceux qui sont dans la détresse, ils s'avancèrent jusqu'aux degrés qui marquent l'entrée du sanctuaire. La mère déposa sur ces degrés son précieux fardeau, son cher enfant, et tous deux tombant à genoux, protégèrent de leurs mains leurs yeux baignés de larmes contre l'éclatante quoique mourante lumière qui les blessait.

Longue, profonde, ardente fut leur prière.

Cependant les chants avaient cessé, l'orgue s'était tu, et la foule des paysans s'était écoulée peu à peu. L'ermite avait poussé la porte et interceptait ainsi les derniers rayons du soleil couchant.

Il dit tout bas, en se retirant, à ce couple affligé :

— J'ai laissé la porte ouverte, restez aussi longtemps qu'il vous plaira : ayez bon courage ; puisse Dieu vous consoler et exaucer vos prières, par l'intercession de sa sainte Mère !

Le bon ermite ne ressemblait pas au grand prêtre Elie, qui reprochait à Anne de troubler le silence du temple par ses supplications.

Alors les deux affligés découvrirent leur visage et levèrent les yeux. Ils étaient seuls avec leur enfant ; un silence profond régnait autour d'eux et il n'y avait plus d'autre lumière que celle qui tombait de la lampe du sanctuaire, placée entre eux et l'autel.

Suspendue au milieu des airs, la lampe ressemblait à une fontaine d'argent d'où sortait une douce et calme radiation. Ce n'était pas des rayons éblouissants se dispersant en étincelles brillantes ; ce n'était pas une flamme inconstante et capricieuse ; c'était une clarté qui coulait paisiblement de sa source et se répandait également de tous côtés, ornant le centre du saint lieu d'une auréole de la plus pure et de la plus sereine lumière, et qui, s'épanchant comme un ruisseau limpide, se répandait dans les parties et les angles les plus éloignés de la voûte et des murs ; cette lumière semblait exercer sur la nature une puissance calmante et pleine de tranquillité ; on ne pouvait concevoir de trouble ni d'inquiétude en sa présence ; un éclat de rire, une parole dure, un murmure de colère aurait retenti comme un bruit sacrilège, s'il eût été possible de le faire entendre en ce lieu.

La douce lumière formait une atmosphère spéciale comme si sa clarté tempérant, répandait dans l'air une tiède chaleur que le froid du dehors ne pouvait dissiper.

Qui pourrait en effet sentir le froid près de cette